

Un Coran sans Mohammed ?

Un entretien de *Klaus J. Bracker* avec *Karl-Heinz Ohlig*

Depuis le tournant du millénaire, quelques publications de nature historique et critique ont paru au sujet des commencements de l'islam, par exemple, le traité de Christoph Luxenberg — *La manière syriaque et araméenne de lire le Coran* (Schöner-Verlag, Berlin 2000). Depuis la thèse est publiquement discutée de savoir si le livre saint de l'islam n'a pas été originellement le produit d'une inspiration, de quelque nature qu'elle soit, mais plutôt un recueil de textes chrétiens primitifs, dont la naissance s'est étendue sur plusieurs siècles. Cette thèse, très contestée aussi dans le monde des spécialistes, est travaillée depuis quelques années par le groupe de recherche « *Inârah* » — une association internationale d'islamologues, de scientifiques des religions, linguistes et philologues. Pour *Die Drei*, Klaus J. Bracker s'entretient ici exclusivement avec le Pr. Dr. Karl-Heinz Ohlig, l'un des représentants les plus marquants de ce groupe.

Cher Professeur Ohlig, vous et le groupe « Inârah », depuis quelques temps, ouvrez de nouveaux horizons pour la science islamique. Il s'agit avec cela d'une compréhension précise de la manière dont le Coran a pris naissance et principalement d'une approche historique et critique, relativement au temps primitif de l'islam. Il est dit du prophète Mohammed, dans la littérature — on apprend déjà ainsi cela à l'école — que le Coran lui a été révélé par l'Archange Gabriel, le Coran n'a eu besoin que de lui être dicté et en cela repose l'origine spirituelle de l'islam. Et qu'après l'institution réussie de sa nouvelle religion monothéiste, le prophète est mort en juin 632. À quels résultats, vous et vos collègues, êtes-vous arrivés dans le groupe « Inârah » ?

L'affirmation que l'Archange Gabriel fut actif, est naturellement un mythe. C'est ce que reconnaissent aussi les scientifiques traditionnels sur l'islam ; ils retirent tout ce qui est mythique, l'ascension de Mohammed ou les miracles ou sinon ce qui relève aussi de l'Ange. Mais ils restent sur la thèse de base, qu'ils tiennent pour historique, à savoir que Mohammed — que ce soit sur la base d'une révélation ou autre — a donné de lui-même les versets du Coran, que ses auditeurs ont sur-le-champ retranscrits. Ces écrits et ceux postérieurs ont été ensuite, selon eux, rassemblés sous le troisième calife pour former le Coran actuel.

Ceci est la manière courante d'expliquer cela.

Ce sont, en effet, des affirmations historiques et ces déclarations devraient être vérifiées. Nous avons constaté que l'on se trouve devant des problèmes qui ne sont pas peu considérables lorsqu'on explore quelles sources se présentent. Par exemple : il n'est affirmé, nulle part, dans le Coran, qu'il remonte à Mohammed, Mohammed ne joue principalement aucun rôle dans le Coran. Il y est cité à quatre reprises et donc nettement plus rarement que Moïse, Abraham, Jésus, Marie et ainsi de suite et ces quatre endroits sont de plus très difficiles à comprendre. Il ne faut pas du tout s'attendre ici à ce qu'un prophète soit désigné par ce nom, mais plutôt quelque chose d'autre. Se rajoute à cela aussi maintenant le fait qu'au temps de l'islam, soi-disant commençant, jusqu'au 9^{ème} siècle, il n'y a aucunes sortes quelconques de témoignages écrits qui désignent Mohammed et lui attribuent le Coran. Ce sont des questions que l'on doit clarifier. Comment en arriva-t-on à ce qu'au 9^{ème} siècle, tout d'un coup, Mohammed surgit, là présent et joue un rôle ?

La littérature dans laquelle il est ensuite désigné comme une personne pour la première fois, où fait-elle son apparition ? Sur la Péninsule arabique ?

Non, il n'y s'est principalement rien passé. C'est dans l'espace mésopotamien. Il s'agit de quatre biographies, la plus ancienne est la « *Sîra* » de Ibn Hisham, qui lui-même prétend en avoir utilisé une autre, plus ancienne de 50 ans. Mais cette reprise pourrait représenter de sa part une affirmation de protection. Tout cela est antérieur au 9^{ème} siècle. Ensuite il y a trois autres biographies. Avant tout, la dernière, celle de « *T'rik* » de at-Tabari, est très détaillée et remonte aussi à l'époque primitive ; mais elle provient du 10^{ème} siècle. C'est-à-dire que nous avons à jeter un pont sur une différence de deux ou trois cents ans, pour le laisser apparaître dans le Coran, en effet, pour principalement laisser surgir Mohammed dans le Coran.

Une origine mésopotamienne

Dans vos publications, il est question de la ville de Merv¹, dans l'actuel Turkménistan. Il y a eu là, des siècles avant l'apparition de l'Islam — vous venez d'évoquer deux ou trois siècles depuis le Mohammed légendaire — un groupe influent de Chrétiens unitaires dans le monde de l'antiquité tardive avec un idiome syriaque-araméen, de l'environnement duquel proviennent certaines paroles monitoires, qui exigent la croyance en un seul et unique Dieu, qui ont été transcrites et fournirent finalement les textes écrits les plus anciens du Coran ultérieur. Comment peut-on se représenter que ce genre d'influences fut possible à de telles distances temporelles ? Car selon la légende, l'Islam a pris naissance sur la Péninsule arabique.

Entrons donc dans cette dernière région : l'Islam ne peut pas avoir pris naissance dans la Péninsule arabique, car le Coran n'est pas un livre qui fut rédigé dans l'environnement et l'ambiance nomade. Il présuppose plutôt un environnement urbain. Par exemple, le Coran connaît et utilise d'une manière extrêmement différenciée, l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que les textes apocryphes qui s'y rattachent. Il y a des références bibliques pratiquement dans toutes les sourates. Le Coran veut tout de même expliquer la Thora et l'Évangile correctement — c'est sa tâche, sur laquelle il ne cesse d'insister ! En outre, celui qui lit le Coran avec précision, constate, que de la littérature de l'Antiquité tardive y fut ré-employée, par exemple, le « *Corpus Hermeticum* », un écrit gnostique néoplatonicien, ou quant à moi, Lactance². De son ouvrage « *Instituciones* », qui existe encore, de grands passages du texte sont entrés dans le Coran. Pareillement quelques passages de Tertullien, puis du roman d'Alexandre, qui était partout répandu dans le monde culturel de l'époque. Et donc une quantité de littérature de l'Antiquité tardive. Ceci n'a pu se produire que par l'intervention de ce qu'on appelle des érudits. C'est là une raison pour laquelle le Coran ne peut pas avoir pris naissance sur la Péninsule arabique.

Une deuxième raison est de nature philologique et linguistique et se réfère aussi à l'écrit. Sur la Péninsule arabique, il y avait de nombreuses langues mais aucun idiome arabe, qui peut être caractérisé comme précurseur de l'arabe du Coran. De tels stades précurseurs se rencontrent seulement dans l'espace syrien et palestinien. Même le système d'écriture qui fut utilisé dans le Coran — et c'est effectivement le premier livre rédigé dans cette écriture — n'était pas en usage dans la Péninsule arabique, car là on écrivait depuis des siècles l'écriture yéménite, celle de l'Arabie du sud. Celle-ci a l'avantage de pouvoir bien mieux rendre l'arabe, parce qu'elle dispose d'un répertoire en caractères correspondant à l'arabe. Il n'en est pas ainsi dans le Coran : nous avons un écrit qui est extrêmement déficient et tout à fait manifestement repris d'un alphabet araméen, qui était alors en circulation. Cet alphabet syriaque n'était pas approprié pour l'écriture de l'arabe, de sorte que pour maintes lettres arabes, il n'y pas de signes. Les auteurs des fragments primitifs du Coran durent se satisfaire de quelques signes, qui étaient interprétés différemment — un signe peut signifier B, T, N et autres, de 5 à 2 variantes différentes. Dans le Coran, pour les anciens manuscrits, il n'existe que sept consonnes qui n'ont qu'un sens chacune. Lesquelles furent plus tard, et non pas encore dans les vieux manuscrits, rendus non équivoques par ce qu'on appelle les points diacritiques³. Un à trois points furent ainsi placés au-dessus ou au-dessous du signe qui permettaient une adjonction sûre. C'est encore ainsi aujourd'hui. Ce système indique pareillement une origine depuis l'espace mésopotamien.

Quand on recherche ou existent de tels centres urbains, il est question de la région de la Margione ou de la Bactriane, où dominaient des influences et des royaumes Hellènes : Merv était à l'époque une des plus grandes villes de cette région.

Située sur la route de la soie ou bien dans son domaine d'entrée ?

À l'entrée. Il semble aussi que les commencements du Coran provenaient de cette région. Y renvoient aussi les recherches de Christoph Luxenberg qui constate de multiples énoncés syriaques, quand bien même écrits en arabe. Ces énoncés syriaques, qui rendent seulement compréhensibles maints endroits sinon obscurs, indiquent l'espace mésopotamien et même la Mésopotamie orientale. Dans ces circonstances, Merv (Mary), est une

¹ Située en Bactriane, dans l'Antiquité, elle s'appelait *Aleksandria*, depuis 1397, elle est appelée *Mary*, actuellement dans la Russie asiatique, au Turkménistan sur la rivière *Mourgab*. *ndt*

² **Lactance** : Lucius Caecilius Firmianus dit (env.260 – env.325), voir *Encyclopaedia Universalis Thesaurus index* II, p.1934 : « *Les Divinae Instituciones*, qui ont pu être écrites durant les persécutions entre 305 et 313 (?) » condensent en une somme brève les science de la vérité » ; Lactance, théologien médiocre, est pourtant le premier auteur chrétien latin à tenter cette entreprise. Les Livres IV et V sur la vraie sagesse apportée par le Christ, et sur la vraie justice, sont les mieux venus. Lactance publia vers 315 un *Epitome (Abrégé)* de son grand ouvrage. » *ndt*

³ Un **diacritique**, en général, est un signe ajouté à une lettre pour en distinguer le sens ou d'en modifier la prononciation : exemple : l'accent grave sur le *a* de *ça* qui distingue en français l'adverbe du pronom démonstratif *ça*. (*Le maxidico*). *ndt*

hypothèse qui en est stimulée ou bien renforcée par le fait que le calife, qui avait introduit ensuite dans son royaume une vaste arabisation, Abd al-Malik, venait de Marw ou Merv, il était un « Merwan », un homme originaire de Marw.

Celui qui fit ensuite construire aussi le Dôme du Rocher, à la fin du septième siècle ?

Oui. Il a fait forger des pièces de monnaie tout au long de l'itinéraire de sa conquête depuis Merv vers l'Ouest, vers la Palestine, partout où il parvenait dans les grandes villes qu'ils conquéraient, à savoir que nous pouvons suivre sa campagne de Merv jusqu'en Palestine — documentées par les monnaies d'or.

Sont-ce des monnaies d'or où figurent les lettres en majuscules MHMT ?

Elles jouent pour la première fois un rôle avec Abd al-Malik⁴. Le plus souvent ces lettres sont figurées ou empreintes, MHMT, d'où devrait provenir ensuite le nom de « Mohammed ». Toutes l'iconographie de ces pièces de monnaie est chrétienne. Il y a toujours des croix dessus ou certaines scènes tirées de la Bible, le baptême de Jésus, la décollation de Jean-Baptiste et autres. Il en existe aussi de l'Ancien Testament, par exemple un chandelier à sept branches, mais la masse principale est chrétienne et provient du Nouveau Testament.

Hellénisation avisée

Et le christianisme nestorien ou syriaque était alors à Merv pareillement d'importance ?

On doit en effet distinguer dans le christianisme de cette époque avant tout deux empreintes — l'une, l'hellénique, depuis l'Euphrate vers l'Ouest, tout autour de la Méditerranée et ensuite la sémitique. La syriaque est une variante plus tardive. Sémitique veut dire ici qu'elle est très marquée judéo-chrétienne et était représentée par des Sémites. Cela étant, ceux-ci avaient une théologie autre que celle de l'espace hellénique et aussi une autre christologie. Pour eux, Dieu est un et Jésus est le Messie, un envoyé ou quelque chose, mais pas le Fils de Dieu. Ainsi Jésus est-il toujours appelé dans les écrits « fils de Marie », comme aussi dans le Coran ; il n'est pas le Fils de Dieu. Cette variante semble avoir été la base jusque vers Merv. Cela provient vraisemblablement aussi du fait qu'au cours de la domination sassanide, eurent lieu de grands transferts de populations, donc d'Ouest en Est. Une fois on a déplacé toute la ville d'Antioche, avec évêques et tout ce qui en dépendait, bien au loin vers l'Est. Les Sassanides installaient alors des Chrétiens, parce que les régions n'étaient que faiblement peuplées, mais très fertiles. Lesquelles y transportaient naturellement aussi leur théologie.

Il se produisit aussi, en 410, une césure décisive. Un premier concile général de l'Église syriaque fut convoqué alors, du reste encore par le souverain Sassanide, qui n'était pas chrétien, comme Constantin n'était pas baptisé non plus. Cela ce passait à Séleucie Ctésiphon — à proximité de la Bagdad actuelle. Lors de ce concile on essaya de régler l'unité de l'Église syriaque institutionnelle dans la foi. Il y avait alors un problème principal que dans l'espace mésopotamien, ne résidaient pas seulement des Sémites et des Perses, mais encore — depuis les fondations des villes d'Alexandre et des royaumes Diadoques — de nombreuses communautés hellénistiques. Celles-ci avaient des problèmes avec celles Sémites et inversement.

Les communautés hellénistiques défendaient le christianisme byzantin ?

Oui. Et pour intégrer celles-ci, au synode de Séleucie-Ctésiphon, dans la grande Église syriaque, le concile de Nicée fut reconnue. Dans ces circonstances, ensuite, Jésus devint le Fils de Dieu. Mais cela dura un certain temps avant que cela atteignît correctement la théologie syriaque. Des problèmes persistaient et on tenta de les maîtriser dans l'esprit de la théologie antiochienne. On parle jusqu'à aujourd'hui d'Église nestorienne ; bien entendu, c'est un biais, parce que Nestorius ne joua pas véritablement le rôle le plus important. Cela étant maints groupes de l'Église syriaque n'ont pas fait le pas vers l'hellénisation. Et c'est exactement là que semble prendre son essor le mouvement coranique.

C'est alors le cinquième siècle ?

Cinquième, sixième siècle. Ce mouvement fut manifestement répandu dans tout l'espace et en faisaient partie ce qu'on appelle les tribus arabes aussi, lesquelles étaient établies partout.

⁴ Le calife Abd al-Malik bénéficia d'une augmentation des conversions musulmanes qui lui permettra d'arabiser toute son administration et l'arabe devint alors la langue administrative. Voir **Ency. universalis 12**, pp.650 et suiv.

Et Abd al-Malik, qui était à la tête de ce mouvement à son époque, était le cinquième calife Umayyade et donc le neuvième de l'ensemble ?

Si l'on compte principalement les quatre premiers... Pour lesquels nous ne disposons d'aucun témoignage historique, en effet. Vraisemblablement Mu'awija est le premier, que l'on peut repérer, puis vint plus tard Abd al-Malik. Il n'a génétiquement rien à faire avec Mu'awija, mais compte parmi les Umayyades.

Vous voyez donc les choses ainsi que Abd al-Malik comptait parmi ceux qui n'acceptèrent pas le concile de Séleucie Ctésiphon, de sorte qu'il était un défenseur de ce christianisme hellénisé ?

Du christianisme sémitique— naturellement mais pas seulement. Il y avait aussi à cette époque des influences perses et autres, mais l'énoncé principal, la base, c'est le christianisme sémitique. Il a documenté cela dans le Dôme du rocher dans les inscriptions qui s'y trouvent⁵ et aussi sur les pièces de monnaie.

On parle habituellement de l'expansion islamique précoce, aussitôt dans la première décennie après la mort du prophète. Au temps des califes dirigeants de droit, jusqu'à 661, l'Islam c'est répandu de la Péninsule arabique sur l'Irak, la Syrie, la Palestine, l'Égypte et aussi par le moyen de la guerre. Comment comprenez-vous les batailles qui sont rapportées alors qu'il n'y avait pas encore d'Islam au septième siècle ? Je fais allusion ici à la bataille d'Héliopolis en juin 640, dans laquelle les Arabes anéantirent une armée de l'empire d'Orient ou bien dans le cas de Babylone en avril 641.

Dans ces circonstances, il n'y a pas beaucoup de chose à comprendre — il n'en y eut pas, ou selon le cas elles ne sont pas historiquement attestées. Pour la bataille d'Héliopolis, il n'y eut que le seul et unique témoignage d'un moine byzantin du nom de Théophane. À la fin du 8^{ème} et au début du 9^{ème} siècle, il rédigea une chronique du monde et se mit à tout dater à partir du commencement du monde — c'est-à-dire que les datations sont impossibles. Il utilisa tout ce qui est pensable en légendes et autres matériaux. Il est le seul et unique témoin de la bataille d'Héliopolis et c'est un siècle et demi plus tard. Quant à savoir si cela est vrai, personne ne le sait. Le cas de Babylone est bien historique, mais il se trouve dans un autre contexte. Et certes, peu avant, l'empereur Héraclius I^{er} avait battu résolument les Sassanides, pourtant à partir de l'an 622. Avant cela, il semblait que l'empire byzantin fût sur sa fin, les Sassanides se trouvaient devant Constantinople, la Palestine en faisait partie, la péninsule arabique. Donc Mohammed eût été du reste sujet des Sassanides, s'il avait existé.

Cela étant, survint ce jeune empereur Héraclius — un génie en technique militaire et aussi en politique — sur le Trône de Byzance. Il remit ses troupes sur pied, confisqua les biens de son Église pour payer ses soldats et frappa ensuite effectivement les Sassanides, en 622 pour la première fois, et les repoussa jusque dans l'intérieur de la Mésopotamie, il détruisit aussi, par exemple, le sanctuaire du feu. Cet homme prit une décision pleine de bon sens (ou bien elle lui fut attribuée) et il n'incorpora pas alors consciemment les possessions de Byzance, qui appartenaient auparavant à l'empire byzantin et qu'il avait reconquises. Ainsi l'empire byzantin prit donc fin en Asie Mineure. En 622, commence alors la souveraineté arabe et l'ère, la chronologie arabe. Plus tard cela fut attribué à une expansion islamique.

Il y eut toujours un déficit en considération de ces conquêtes, pour préciser, celui de l'archéologie. Dans tout l'espace, il ne se laisse démontrer aucune destruction de cités digne d'être nommée, comme celles associées à l'époque aux actes de guerre et conquêtes. Ce fut même une période relativement paisible. Cela allait comme par le passé et aussi d'après ce que nous en savons de la littérature chrétienne au 8^{ème} siècle (les Chrétiens ont en effet beaucoup écrit), pour les gens cela se passait bien, tout à fait bien. Il faut dire que le Christianisme à l'époque a développé, carrément en effet, une dynamique énorme dans cet espace, qui vit des fondations de monastères à n'en plus compter, une extension de la route de la soie jusqu'en Chine et autres. Cela signifie que ce n'était pas une époque musulmane. Certes, il y avait des souverains arabes qui s'imposaient. Toutefois ce n'étaient pas encore des Musulmans.

Du fait que Byzance se retira de tout cet espace, La population en serait-elle venue au plein pouvoir autonome ?

Ce n'était pas une organisation purement arabe, mais souvent des tribus arabes se sont imposées, rien que déjà parce qu'elles étaient employées comme troupes auxiliaires au côté des Sassanides ou au côté des Byzantins. De manière analogue avec les Germains, dans l'empire romain, alors qu'il n'y avait plus personne qui les contrôlait.

⁵ Il est dit, entre autre : « Est à louer (*Muhammad[un]*) le serviteur de Dieu (*'abd-allah*) et son envoyé. [...] Car le Messie Jésus, fils de marie, est l'envoyé de Dieu et son Verbe. » *note de la rédaction de Die Drei.*

Chiisme et Gnose

Une fois encore à propos des quatre premiers, les « califes gouvernants de droit », vous avez dit qu'ils sont foncièrement contestables ; il n'existe aucuns documents.

Il n'existe aucuns témoignages historiques, principalement pas de monnaies.

Mais cette rupture-là dans l'Islam précoce, que nous connaissons jusqu'à présent, dans le sunnisme et le chiisme elle est pourtant, en effet, ramenée à l'époque des quatre califes. Dans ces circonstances, dit-on, il y eut cette querelle autour de Ali, le cousin du prophète, qui était censé devenir le quatrième calife. Avez-vous à ce propos quelques indications sur la raison pour laquelle l'Islam du commencement se scinda en ces deux grands groupes.

Par surcroît, on doit encore dire ceci : nous ne disposons d'aucuns témoignages sur Ali. Dans la littérature, il apparaît seulement au 9^{ème} siècle, mais il y a quelques monnaies anciennes, par exemple à Merv [Mary] et aussi ailleurs, sur lesquelles se rencontre, pour le moins, le mot « Ali ». La question, c'est : qui était donc cet Ali ? Et comment les choses se présentent-elles avec lui ? Étant donné qu'il semble que dans l'espace Mésopotamien d'alors, à côté des Chrétiens normaux, si l'on peut l'exprimer ainsi, il y avait encore répandues de très nombreuses orientations gnostiques. Nous avons bien ensuite, à partir du 9^{ème} siècle, des écrits gnostiques, par exemple, un écrit qui s'appelle « *Umm al-Kitab* », à savoir, exactement comme le Coran : « Livre des livres ». Il semble rédigé dans un style antique et doit donc en l'occurrence avoir été rédigé d'après un texte plus ancien. Il y est question d'un certain Ali, qui est Dieu. Ali signifie, en effet, « le sublime », un prédicat de Dieu. Donc il y eut un Ali gnostique. Il peut être — et c'est à présent une présomption, nous n'en avons aucuns témoignages — que sur la voie de cette vénération d'Ali, des motifs eussent été empruntés au christianisme, avant tout à partir de la vie de Jésus, où la souffrance, la crucifixion, est d'importance. Ceci expliquerait pourquoi, plus tard dans le chiisme, l'idée de souffrance surgit aussi avec Ali, alors que cette idée n'a aucune sorte de signification dans le sunnisme.

Mais ultérieurement, cette orientation gnostique — et ceci est bel et bien une production géniale des Abbassides — fut intégrée dans l'Islam en train de se former, donc dans le sunnisme et certes par le truchement de la biographie. Après qu'il y eut un Mohammed, Ali fut installé dans cette biographie de Mohammed comme cousin et comme beau-fils et il fut marié à Fatima, la fille de Mohammed (dont le Coran ne sait rien non plus), eut des fils, qui ultérieurement — comme lui — furent assassinés. Ainsi le chiisme semble être devenu un mouvement islamique qui n'existait pas du tout à partir de ses rudiments primitifs, mais était néanmoins originellement une orientation gnostique. Pour toutes ces interrogations, bien entendu des documents font encore défaut. Mais c'est l'explication la plus plausible du comment on en arriva à un Ali.

Historiographie rétrograde

Je voudrais laisser le regard vagabonder plus loin dans la direction de la Péninsule ibérique. Celle-ci dut être précocément islamisée, déjà au début du 8^{ème} siècle et le royaume al-Andalus fut proclamé province du califat Umayyade, pas même un siècle après la mort du prophète. Là-aussi, selon votre conception, il n'y avait pas encore d'Islam organisé. Est-ce que les questions de croyances jouaient essentiellement un rôle à l'époque où Berbères et Arabes vinrent sur la Péninsule ibérique ou bien de tout autres motivations se trouvaient-elles en jeu ?

Dans les témoignages de nature littéraire, les questions de croyance étaient sans importance. Les sources dont nous disposons, sur une soi-disant conquête islamique, furent rédigées quelques siècles plus tard, alors que l'on ne savait plus rien sur les commencements. C'est-à-dire que c'est une historiographie à rebours, laquelle est censée élucider pourquoi, à présent, le Sud de l'Espagne — et non pas la totalité de l'Espagne — était musulman. Ainsi sont expliquées ces sources ; il n'y a pas beaucoup de substrat historique là-dedans. Mais ce qui s'y trouve d'assurément juste, c'est que là-bas, en ce début du 8^{ème} siècle, eurent lieu des invasions. La question c'est de savoir comment les envahisseurs purent pourtant s'imposer dans une empire germanique qui, quant à lui, fonctionnait tant bien que mal à l'époque. Dans ces circonstances de nouveau des possibilités diverses se présentent (la situation des sources est mauvaise) : Il semble en être ainsi qu'il y avait à l'époque, dans l'espace espagnol, des conflits entre les seigneurs locaux et la maison impériale. La maison impériale s'appuyait — vraisemblablement pour des raisons de politique extérieure — très fortement sur Byzance, quelque synode furent aussi réunis, lors desquels toute une théologie byzantine fut décrétée (Trinité, filiation divine et autres) ; et à cela les Goths n'ont certainement pas dû collaborer car ils étaient plutôt adeptes de

l'arianisme. Cela allait donc trop loin pour eux. Et donc des conflits surgirent entre autre, ce qui joua encore un rôle. Il semble qu'il y eût une sorte de soulèvement des princes gothiques contre la maison impériale. Qu'ils en appellèrent à l'aide ensuite les Berbères et Arabes — ils possédaient aussi des domaines ruraux dans le Nord de l'Afrique — et cela se déclencha. Toujours est-il que nous avons encore, autour de 800, un synode à Cordoue, où toute l'Espagne était représentée par ses évêques. On s'y plaignit au sujet des grands dangers auxquels le christianisme se trouvât exposé, — car l'Islam n'est-il pas là, en plus ! On mit en garde contre un mouvement quelconque, du genre critique sociale, pourrait-on dire, qui émanait du monachisme. Ce mouvement fut caractérisé comme un danger. Et peu après, au 9^{ème} siècle, la chose semble capoter et voilà que l'Islam se répand.

La bataille avec Charles Martel, en 732 à Poitiers : il doit bien pourtant y avoir eu, à partir de la vision des Francs de l'ouest, des informations quelconques transmises à ce propos. Comment s'accordent-elles. Que disent-elles au sujet des Berbères et des Arabes.

Pour autant que je sache, il ne s'agit pas de question de foi. On a simplement repoussé des envahisseurs ennemis. Ce que ces Berbères et Arabes croyaient, lesquels étaient alors installés en Espagne, n'est tout d'abord pas clair. Dans le nord de l'Afrique, cependant, un christianisme était répandu parmi les Berbères et Arabes, qui était très fortement marqué d'influences sémites. Il y eut précocement déjà des tendances à refuser la théologie byzantine, après que la domination romaine prit fin. Il y avait à cette époque des monnaies ou était empreint « deus unus — auquel n'est comparable aucun autre ». Il ont bien cru dans cette tradition, les Berbères et Arabes qui vinrent de là.

C'est en effet pourtant un modèle qui apparaît en des lieux complètement différents, donc dans l'espace mésopotamien, mais aussi dans l'ouest du Maghreb.

Mais cela à partir de traditions différentes.

Cela semble déjà paraître évident que ces mouvements complètement particuliers purent plus tard dans l'historiographie — comme vous l'appellez — se relier ensemble pour ainsi dire au sein d'un contexte islamique. Étant donné que personne ne savait plus rien des commencements, on put d'autant joliment les décrire ! Vous voyez aussi cela dans l'Ancien Testament, au 6^{ème} siècle avant J.-C., au moment où Israël gisait complètement au sol, une histoire grandiose du peuple Israël fut projetée. Il n'y eut jamais de Moïse et tout cela, en effet. Cette histoire est entièrement fictive, mais elle a fondé Israël. Et cela a aussi bien été le cas ici.

Rédaction finale incertaine

Selon les connaissances du groupe Inârah, existe-il une rédaction finale du Coran au plus tôt au 10^{ème} siècle, ce qu'on appelle l'écrit entier ?

La science islamique traditionnelle s'exprime à peine sur ce point. On a toujours fait comme si le Coran actuel — à savoir en pratique, le Coran du Caire de 1925 — était une restitution exacte de celui uthmanien, celui du troisième calife⁶. Vous lisez ça partout. Or cela ne peut être, pour la raison que les fragments les plus anciens que nous avons, en divergent. Ils ne sont pas encore complets en effet. Nous avons des manuscrits qui nous sont accessibles à Saint-Petersbourg, Samarkand, deux à Paris, deux à Londres, de Sanaa (Yémen) et ces fragments montrent que le Coran n'était pas encore achevé.

De quels siècles sont ces fragments ?

C'est aussi le problème. On n'a aucune certitude absolue de nature empirique et certes pour la raison que la méthode au ¹⁴C, premièrement n'a pas encore été utilisée pour tous ces fragments et, secondement, elle est entachée d'incertitude. La méthode au ¹⁴C est extrêmement utile lorsque vous explorez la préhistoire. Quand on affirme qu'un champ de tombes se situe entre 300 000 et 350 000 ans av. J.-C. vous avez à peu près une marge. Mais ce sont des temps de 10 000, 50 000, 60 000 ans d'amplitude de jeu. Lorsque vous voulez à présent dater un vieux manuscrit, il s'agit de dizaines d'années. Et pour faire cela avec cette méthode vous avez besoin de connaître pour la totalité du temps, les conditions de préservation des textes, cela signifie une grande incertitude. Après des analyses linguistiques de quelques-uns de nos spécialistes, nous défendons l'idée que les plus anciens fragments que nous avons proviennent de la seconde moitié du 8^{ème} siècle et ils sont, comme déjà dit,

⁶ **Uthman ibn Affan**, mort en 656 à Messine 3^{ème} calife (644-656) fixa le texte du Coran, entra en conflit avec la famille du prophète et fut assassiné. *ndt*

fragmentaires. Il y a eu récemment des découvertes, prétendues sensationnelles, lors desquelles l'on découvre des petites unités de texte, qui appartiennent au Coran, qui sont plus anciennes et tombent par exemple dans le temps de vie du prophète, voire proviennent d'avant lui. Ce qui serait encore possible, car ce peut être des parties du texte coranique qui existaient avant et qui entrèrent plus tard seulement dans le Coran.

Et à partir du domaine du christianisme sémitique, dans cet idiome syriaque-araméen, sous cette forme primitive de l'écrit ?

Ces fragments sont déjà arabes, mais fortement imprégnés d'araméen. La totalité de la théologie conceptuelle remonte aussi au christianisme syriaque. Lorsqu'il y est question de la résurrection au Jugement dernier, des prophètes, d'Abraham, toutes ces choses présupposent déjà le christianisme syriaque d'alors. Quand le Coran fut achevé, c'est au jour d'aujourd'hui incertain et donc pas vers 900, car ces parties ont encore augmenté après. Il y a des amorces de datation de ces parties d'espèce tardive à l'appui de certains critères. Ainsi Raymond Dequin, dans un des nos livres, date les déclarations du Coran sur le fils adoptif de Mohammed, dont il épousa la femme, du temps de al-Ma'mūn (786-833), où il y eut ces discussions. On a là un moyen de légitimer ainsi une parole coranique. Ici il y aurait par exemple un signe d'une origine plus tardive. Ensuite il y a des incertitudes relativement à quelques sourates, par exemple les sourates **113/14**, qui n'existent pas du tout dans maints manuscrits anciens, même dans d'autres Corans. La sourate **53**, 19-25 — qui traite des déesses à la Mecque — est pareillement transmise autrement dans quelques Corans, par exemple dans at-Tabari. Cette version est ensuite caractérisée de telle manière qu'il s'agit là d'une insinuation du diable (de là, la discussion sur Salman Rushdie). Quand donc le Coran fut-il achevé, c'est difficile à dire et cela m'étonne que les chercheurs islamiques, qui disposent en effet de toutes les possibilités de voyager en Orient, n'aient jamais entrepris une fois la tentative d'arrêter la date d'achèvement du plus ancien Coran complet.

Discours refusé

Quelle est donc la tournure du dialogue ? « Inārah » signifie, traduit de l'arabe, « invite aux lampes »... ou « Lumières ». C'est ce qu'on signifie avec cela.

Vous en parlez, votre groupe englobe des scientifiques de divers pays. Vous présentez largement les résultats de vos travaux dans les grands recueils inārah. Mais qu'en est-il du dialogue entre la science islamique courante et votre groupe ? Y a-t-il des conférences communes, où l'on dispute âprement thèses et anti-thèses, quelque peu au sens d'une disputatio du Moyen-Âge ?

Ce serait beau, s'il en était ainsi, mais la science traditionnelle de l'Islam se montre récalcitrante à l'égard des investigations historiques-critiques et aussi contre nos constatations philologiques. Elles sont donc refusées. Il n'existe de science islamique que depuis le 19^{ème} siècle et aux 19^{ème} et début du 20^{ème} siècles, elle a produit de grandes figures. C'étaient le plus souvent des chercheurs juifs, Ignaz Goldziher, par exemple, ou aussi des théologiens et qui ont effectivement déjà beaucoup anticipé ce que « inārah » aujourd'hui, grâce à des moyens empiriques peut prouver. Mais cette phase sombra à l'époque nazie. Tous ces chercheurs s'enfuirent ou furent assassinés. Et la réanimation de la science islamique, après la seconde Guerre mondiale, réussit ensuite quelque peu maigrement. On prit simplement des arabisants et non plus ces gens qui connaissaient toute la plénitude des langues comme elles étaient en usage à l'époque. Autrefois pour une telle étude, on devait apprendre le syriaque et tout ce qui était possible — ce n'est plus le cas à présent, il ne reste que des arabisants. Et avant tout, non pas des gens qui critiquent l'histoire, ni de ceux qui connaissent l'histoire de la religion.

Je ne peux presque pas me représenter cela, ne vivons-nous pas dans une époque de recherche interdisciplinaire et la méthode historique-critique qui se présente là où la science occidentale est activée, en est un paradigme incontestable.

Ce devrait être ainsi.

Quel genre de dialogue a lieu entre vous, par exemple, et les représentants d'un corpus coranicum sous la direction de madame le professeur Neuwirth et le scientifique de l'Islam Michael Marx ?

Eh bien ce dernier seulement fut engagé par madame le professeur Neuwirth comme directeur du « Corpus coranicum ». Il n'y a pas de dialogue. Je visitai un jour un congrès de l'Université de Munster qu'organisa Sven Kalisch — à l'époque Muhammad Kalisch —. Il y avait là quelques personnes, parmi lesquels monsieur Marx

était aussi là. Il n'y eut que de la polémique. Ce qui y fut affirmé au plan historique-critique et aussi philologique, serait insensé et les anciens contes continuaient d'y être récités.

Est-ce cela la political correctness [correction politique], un gentlemen's agreement avec les érudits islamiques, pour ne pas se heurter de front, parce que leur propre compréhension du Coran et de l'islam n'est pas seulement étayée sur le Coran, mais plus encore sur la littérature de la tradition ? Et voyez-vous à présent, pour ainsi dire ces chercheurs qui perçoivent l'argent de la société de recherche allemande [Forschungsgesellschaft], comme un chemin ayant fait ses preuves aujourd'hui pour activer la science de l'Islam ?

Comme le seul et unique authentique. Et avec cela maints théologiens musulmans vous attaquent par derrière, parce que vous disposez à présent dans quelques universités de chaires d'enseignement de l'Islam. Il y a là des gens qui constatent, précisément dans l'actuelle discussion, que l'on doit réfléchir quelque peu, par exemple sur la violence dans la tradition de l'Islam et dans le Coran. Ils disent que cela ne suffit pas, après « *Charlie-Hebdo* » d'engendrer du lyrisme d'atterrement, mais nous devons nous confronter sur les propres sources et qui sont cela étant, parfois violentes.

Cela va en effet jusque la sourate qu'Angela Merkel partagea en prière sur la Porte de Brandebourg. La sourate était censée représentée qu'il ne doit y avoir aucun homicide spontané, mais ce fut si bref qu'elle n'eut que l'air de cela. Étant donné qu'en cas de besoin, le Musulman correctement croyant est foncièrement tenu pourtant justement de saisir le glaive.

C'était la sourate 5. Beaucoup de théologiens musulmans remarquent que l'Islam est trop impitoyable et trop rigide (Charia et autre) et tentent d'exposer l'Islam de manière humainement amicale, par exemple, Mouhanad Khorchide, Navid Kermani. Ils se réfèrent à la sourate 5, 32 — il y est dit, que Dieu a dit aux enfants d'Israël que celui qui sauve un être humain, c'est comme s'il sauvait toute l'humanité. Cette partie est toujours citée. Ensuite il est dit : cela a été ordonné aux enfants d'Israël, aux Juifs. Or à présent dans le verset suivant, le 33 : « Mais vous poursuivez les incroyants, tuez-les, crucifiez-tronquez-leur les jambes et les mains », cela veut dire, pour les Musulmans, c'est autre chose qui vaut ! — Toujours est-il que la tentative existe d'extirper quelque peu la violence de l'Islam. C'est positif effectivement. Les matériels d'enseignement aussi que l'on a à présent développés pour l'école primaire, sont très chrétiens, si vous voulez. Tout est aimable et net et Mohammed aussi est passablement aimable.

Dans ces circonstances, il y a naturellement dans le monde islamique d'autres groupes qui posent avec insistance d'autres accents...

Pas seulement dans le monde islamique. Bon, « l'état islamique » est ainsi par exemple. Mais ici aussi, chez nous — les associations islamiques, allemandes et turques, ont protesté contre Khorchide, elles ont dit : Ce n'est pas l'Islam ! Khorchide est professeur de religion islamique à Munster. L'autre, aussi était de là-bas, Muhammad Sven Kalisch, or il a pleinement accepté les thèses historiques-critiques et il est aussi auteur chez nous — et il est sorti de l'Islam. Khorchide y est encore dedans. Après que l'on a alors mis sous pression l'université et le *Land*, de sorte que Kalisch ne fût plus autorisé à y exercer comme enseignant de la religion, on a aujourd'hui des mécanismes pour refouler quelque peu l'influence des associations islamiques. Mais il en existe d'autres, à Fribourg, Vienne, Paris qui exigent : nous devons saisir la chance en Occident de pousser les Lumières dans l'Islam.

*Une fois encore au sujet de monsieur Marx : dans une entrevue accordée au **Spiegel**, il s'est mis d'accord avec son interviewer sur le fait que si vous et le groupe « Inârah » aviez raison, on devrait partir de l'hypothèse d'une conjuration énorme — « et de cette conjuration il ne serait resté plus aucune trace, depuis le Maroc jusqu'à l'Inde. Qui est censé avoir imposé cela ? »⁷.*

Cela remonte à Tilman Nagel. Lequel avait un jour donné à penser que seul un super-cerveau eût été capable d'une telle mise en scène. En l'occurrence, la chose est plutôt ainsi : pour l'historien, la production de telles histoires n'est rien d'étonnant et elles ne nécessitent, pour leur clarification, en aucun cas le postulat d'existence d'un super-cerveau. Des mythes peuvent aussi « naître d'eux-mêmes » — or une fois qu'il sont donnés en

⁷ <http://www.spiegel.de/unispiegel/studium/disput-unter-islamwissenschaftlern-hat-mohammed-wirklich-gelebt-a-578513.html> (note de la rédaction de *Die Drei*)

amorces — ils ne cessent de s'enrichir d'un matériau toujours nouveau. Ainsi s'établit au cours du temps une « histoire sacrée » continue, quand bien même encore non concordante dans tous ses aspects, qui devient plus tard une foi vivante ayant besoin alors d'une confirmation de soi et d'une clarification de ses représentations. Pour cela ici les conteurs n'ont pas besoin de commencer à un point zéro. Ils ont toujours trouvé une « histoire sainte », toute prête à leur disposition qu'ils avaient intériorisée depuis longtemps : à savoir, celle vétéro- et néo-testamentaire. Il suffit de seulement en poursuivre l'écriture.

Intervention politique

Vous indiquez brièvement que le volume 8 de la série des écrits de « Inârah » se trouve sur le point d'être imprimé. Pourriez-vous donner éventuellement aux lecteurs de notre revue, un avant-goût de ce dont il s'agit ? Ce sont quelques 900 pages. Nous avons tant de matériel que nous devons en repousser sur le tome 9. Raymond Dequin démontre, par exemple, que les biographies de Mohammed, avant tout la « Sira », reprennent un matériel plus ancien qui ne traite pas de Mohammed, mais plutôt de Abu Muslim — c'était un chef d'armée — et qu'aussi les nombreuses inhumanités indicibles qui se trouvent dans la biographie de Mohammed, sont à attribuer à Abu Muslim. Dequin signale, du reste — dans l'affaire de conjuration et de « super-cerveau » — que l'apparition de la « Sira », et avec cela l'ensemble de la littérature traditionnelle, résulta d'une disposition prise par les seigneurs abbassides. Il y eut donc effectivement une intervention politique « éminente », mais autrement que le postulent Nagel et Marx. Dequin écrit : « Si l'on reconnaît que la « Sira » est le témoignage textuel le plus important du nouvel empire croyant des Abbassides et qu'il s'agit avec les descriptions soi-disant historiques de la « Sira », d'une projection historiographique à rebours, alors ceci déprécie les concaténations traditionnellement transmises, auxquelles elle en appelle. » — Mais revenons une fois encore à la situation actuelle : dans ces circonstances, il y a Hamed Abdel-Samad, lequel se trouve sous protection policière, or, il a aussi écrit une biographie de Mohammed et veut avant tout faire sortir Mohammed des têtes des Musulmans, parce qu'avec lui, il y a tant de choses inhumaines associées. Le livre est objectif et correct, il commet seulement une erreur : il s'en tient solidement à un Mohammed ! C'est vraisemblablement qu'il en a besoin pour son émancipation.

J'apprécie le fait que celui qui en arrive au contact de l'idée de « Inârah », retienne son souffle, parce qu'on croit pourtant réellement pouvoir embrasser du regard tout un matériel de savoir, alors que maintenant, vous et votre groupe vous débouchez tout à coup pour voir et examiner tout cela d'une manière historique critique et vous dites : mais les fondements n'existent véritablement pas, au contraire tout s'émiette comme un château de sable, lorsque le sable est sec.

Il en est bien ainsi. Nous n'avons pas non plus de solution pour tout, car la situation des sources n'est pas exhaustive. Mais on peut dire, lorsque par exemple, on considère les pièces de monnaies, les inscriptions de l'époque ou bien la nombreuse littérature chrétienne aux 7^{ème} et 8^{ème} siècles, que la conception traditionnelle ne peut pas être pertinente. Car cette dernière, ce sont des documents contemporains. Ceux des 9^{ème} et 10^{ème} siècles sont autres. Bon, on peut faire beaucoup de choses dans ces circonstances, car nous connaissons cela, comme on l'a dit, aussi à partir de la Bible. La grandiose projection à rebours jusqu'à la Création du monde, ensuite vient Moïse et ainsi de suite. Rien de tout cela n'est historique. Or il y a plus de deux millénaires, c'était une vérité irréfutable. Ainsi en est-il à présent aussi pour l'Islam.

Die Drei 8-9/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

KARL-HEINZ OHLIG, né en 1938 à Coblenz-Kesselheim, étudia la philosophie, la théologie catholique et l'histoire à Trèves, Innsbruck, Munich, Munster et Sarrebruck et obtint une thèse en théologie catholique chez Karl Rahner. De 1970 à 1978, il fut professeur de théologie catholique et de pédagogie de la religion à l'Université du Land de Sarre et de 1978 à 2006, professeur de science de la religion et d'histoire du christianisme à l'Université du Land de Sarre, où il oeuvra en 1996-98 et 2004-2006 comme doyen de la Faculté de philosophie. Par ailleurs, il fut, de 2006 à 2010, membre de la *Commission Consultative Scientifique de l'Université du Luxembourg*. Actuellement il est directeur du centre de travail sur la science de la religion à l'Université catholique du Land de Sarre, ainsi que de « *Inârah* » — « Institut de recherches sur l'histoire primitive de l'Islam et du Coran ».